

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/3 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.3.50248

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Clemens WISCHERMANN (dir.), Vom kollektiven Gedächtnis zur Individualisierung der Erinnerung, Stuttgart (Franz Steiner) 2002, 203 p. (Studien zur Geschichte des Alltags, 18), ISBN 3-515-08065-1, EUR 44,00.

C'est le dix-huitième volume de la collection d'Études d'histoire du quotidien dirigée par Hans Jürgen TEUTEBERG et Peter BORSCHIED. Clemens Wischermann a dirigé la publication de ce recueil qui se compose d'un avant-propos rédigé par lui-même, de huit textes, d'une orientation bibliographique et de notices biographiques rédigées par les auteurs. Le volume est entièrement rédigé en allemand.

À l'exception de C. WISCHERMANN, tous les auteurs appartiennent à la même génération (ils sont nés entre 1962 et 1971). Ils ont tous participé aux travaux d'un groupe de recherche de l'université de Constance fondé par celui-ci et, pour certains d'entre eux, à la première publication qui en avait résulté en 1996, constituant le quinzième volume de la série, paru sous le titre »La Légitimité du souvenir et la science historique« (1996). Il s'agissait alors de poser le »souvenir« comme catégorie historique, en face, ou en tout cas aux côtés de la notion de »mémoire«, étudiée en Allemagne par Aleida et Jan Assmann et, parallèlement, en France, par les auteurs des »Lieux de mémoire« publiés sous la direction de Pierre Nora. La démarche, ici poursuivie, reposait sur le constat que, depuis le début du XX^e siècle, le rapport au passé des individus se construit selon Wischermann (p. 7) de plus en plus en fonction d'une compétence mnémonique personnelle et non plus par rapport à une communauté mémorielle globale. Dans son propre texte, »Collectif, générations ou individus comme fondement de construction de sens à travers l'histoire: réflexions préliminaires«, Wischermann examine la »transmission intergénérationnelle« de la mémoire de la Deuxième Guerre dans la société allemande depuis la réunification (p. 13). Il en déduit que le XX^e siècle a été entièrement marqué par »une concurrence entre des écritures collectives et des écritures personnalisées du passé« (p. 22). Il affirme en conclusion que »La science historique accompagnera le changement de paradigme dans le lien entre présent et passé, décrit sous le nom d'individualisation du souvenir, si elle veut, à l'avenir, atteindre les individus et contribuer à la construction des conceptions individuelles et sociales« (p. 23). Le second texte d'Uta RASCHE, porte sur »L'iconographie historique dans le milieu catholique sous l'Empire: concurrence et parallèle à la mémoire nationale«. Elle montre bien de quelle manière une mémoire catholique se construit dans la deuxième moitié du XIX^e siècle en réaction à l'exclusion des références catholiques au sein de la mémoire nationale à dominante protestante. Elle s'attache en particulier à la figure de saint Boniface, évangéliste de l'Allemagne, opposé par les catholiques au héros national Hermann le Chérusque, vainqueur des Romains (et donc précurseur de la Réforme dans une vision nationale plutôt protestante qui assimile la Rome de l'Antiquité et celle des Papes). Rasche conclut prudemment: »Il existe donc des frontières mémorielles, qui courent parallèlement aux frontières des milieux sociaux. Reste à déterminer si les milieux se constituent *en raison* d'une conception collective du passé efficacement transmise ou si la construction d'une mémoire collective *présuppose* de son côté l'existence d'une société plus ou moins stable clairement définie« (p. 52). Miriam GEBHARDT a fait porter ses efforts »Sur la psychologie de l'oubli: l'antisémitisme dans les autobiographies juives avant et après 1933«. Elle insiste sur le fait qu'avant 1933 la plupart des Juifs allemands nient dans leurs mémoires l'antisémitisme ou en limitent les manifestations à des périodes reculées ou à des Juifs moins bien assimilés qu'eux-mêmes (p. 55). Après 1933 et surtout après 1945, deux attitudes se font jour: certains Juifs allemands persistent dans leurs autobiographies à affirmer l'harmonie des relations entre Juifs et Allemands jusqu'à la prise du pouvoir par les Nazis, 1933 marquant dans cette perspective un tournant décisif; d'autres auteurs réinterprètent au contraire la phase antérieure à 1933 à la lumière de l'antisémitisme nazi, qui ne serait que l'exacerbation de l'antisémitisme allemand ayant existé de tout temps. Gebhardt remarque que »les historiens ne sont pas les seules victimes des mécanismes de réinterprétation de la mémoire collective«, avant de

conclure que »la tentative de la part des historiens d'atteindre les conceptions des Juifs allemands antérieures à 1933 à partir des mémoires qu'ils ont écrits après 1945 semble vouée à l'échec« (p. 63). Au sein de la production de la firme d'État est-allemande DEFA, dont il donne en annexe la filmographie, Stefan ZAHLMANN a choisi d'étudier trois films (Les meilleures années? La culture mémorielle de la République démocratique allemande dans les films de la DEFA). »Les Aventures de Werner Holt« (1965) raconte l'itinéraire d'un Allemand vers l'antifascisme pendant la Deuxième Guerre mondiale, »Les Meilleures années« (1965) décrit l'ascension d'un jeune homme au sein du SED dans les années d'après-guerre, alors que »Les Architectes« (1990) est l'histoire, contemporaine, d'un jeune architecte berlinois qui refuse de s'engager politiquement. Zahlmann insiste sur l'importance du thème de l'antifascisme, central dans les deux premiers exemples qu'il étudie, plus accessoire dans »Les Architectes«. En tenant compte du fait que les films produits traitent d'événements récents, il considère qu'ils constituent des »segments d'une culture mémorielle, où chaque génération construit sa propre mémoire filmique« (p. 79). Helke STADTLAND (La politique mémorielle en question. Exclusion, amnistie et intégration dans la phase de fondation des syndicats est-allemands) traite des procédures disciplinaires et des mesures de promotion décidées par le régime est-allemand dans les milieux syndicaux après la Guerre. Elle montre bien comment la politique mémorielle du régime est-allemand est définie en fonction de critères très pragmatiques tout en s'appuyant sur une réécriture du passé récent de l'Allemagne: des personnalités dociles, même compromises avec les nazis, ont souvent été privilégiées par rapport à d'anciens syndicalistes socialistes qui étaient renvoyés à leurs prétendues erreurs d'avant-guerre.

Les trois contributions qui terminent le volume se distinguent des quatre précédentes en ce qu'elles prennent la forme d'essais théoriques. Dans »Au-delà de la connaissance. La science historique entre souvenir et expérience«, Katja PATZEL-MATTERN présente les théories de différents savants du tournant des XIX^e et XX^e siècles au sujet de la mémoire: Henri Bergson, Sigmund Freud, Wilhelm Dilthey, Georg Steinhausen, William James et Georg Simmel. Son essai tend à confirmer que le XX^e siècle est marqué par une évolution du rapport au passé qui tend à s'individualiser. Elle décrit le souvenir comme un trait d'union »entre d'une part le passé, le présent et le futur, d'autre part l'individu et la société« (notice biographique, 201). Les deux autres textes ont aussi une portée théorique, et même parfois un peu polémique. L'essai de Sandra MARKUS complète judicieusement l'étude de Gebhardt, il porte pour titre une phrase extraite du journal de Max Frisch »Ecrire signifie: se lire soi-même«, sous-titré »L'écriture de l'histoire comme construction de sens mémorielle«. Elle y examine la possibilité et les modalités de recours aux mémoires, au sens de genre littéraire, dans le cadre de la science historique. Alors que Gebhardt relève les difficultés d'interprétation inhérentes aux sources autobiographiques, Markus souligne l'intérêt de telles sources, d'autant plus grand que »la science historique, comme la science en général, n'a plus à voir, à la fin du XX^e siècle, avec la production de vérités objectives ni même avec l'approche de telles vérités« (p. 182). Matthias DÜMPELMANN va encore plus loin en affirmant, dans sa notice biographique, que »l'histoire – encore une fois – n'est pas intéressante du point de vue de la facticité événementielle d'une période donnée, bien que de nombreux historiens professionnels persistent à se donner du mal à l'atteindre« (p. 201). Selon Dümpelmann, qui adopte une perspective proche de celle de Patzel-Mattern, la tâche de l'historien consiste plutôt à envisager la façon dont l'individu se définit par rapport à la communauté en fonction du décalage existant entre ses souvenirs personnels et la mémoire collective.

On peut évaluer la portée de l'ensemble de ces textes de trois manières différentes, selon le sens que l'on veut bien donner au titre du recueil. D'une part, »De la mémoire collective à l'individualisation du souvenir« peut décrire un processus qui conduit, à travers diverses formes d'appropriation, d'interprétation, de transmission, à la différenciation de la mémoire collective, jusqu'au point où elle devient souvenir individuel. De ce processus,

plusieurs des textes ici réunis fournissent des exemples très probants (c'est le cas de celui de Rasche par exemple). Le titre comporte aussi une connotation programmatique, comme le revendique d'ailleurs Wischermann: il s'agit, après les travaux portant sur les aspects plutôt collectifs des processus mémoriels menés par les Assmann ou Nora, de focaliser l'attention sur des formes différenciées de la mémoire, jusqu'à s'intéresser, par exemple, à la valeur historique du souvenir autobiographique. L'objectif est en grande partie atteint de ce point de vue. On peut, enfin, considérer le titre de cet ouvrage comme la description d'un tournant mémoriel, survenu au XX^e siècle, qui justifierait une réorientation de la science historique. Les fondements théoriques du tournant en question apparaissent ténus, en regard notamment des affirmations péremptoires de certains auteurs: considérer l'établissement de faits comme une démarche obsolète et dépourvue d'intérêt à laquelle pourrait se substituer l'étude des sources autobiographiques ne paraît pas de bonne méthode, surtout si l'on tient compte des conclusions circonspectes de ceux des contributeurs du recueil qui se sont attachés à l'étude de cas précis.

Malgré ces quelques réserves, on ne peut que recommander la lecture de ce volume: à défaut de constituer la « nouvelle orientation de la science historique » sans laquelle il serait impossible de comprendre le rapport au passé de l'homme contemporain, ce deuxième volume montre amplement le profit que l'historien peut tirer d'un plus grand intérêt porté aux formes individuelles du souvenir.

Nicolas PADIOU, Froide conche

Jean-Paul WILLAIME, *Europe et religions. Les enjeux du XXI^e siècle*, Paris (Fayard) 2004, 376 p. (Les dieux dans la Cité), ISBN 2-213-61928-X, EUR 20,00.

Voici un beau livre. De son écriture tranquille, l'historien et sociologue des religions Willaime y aborde la question de la place des religions (et à contrario de la laïcité) dans l'Europe d'aujourd'hui et de leur rôle dans l'Europe de demain. Dans une Europe qui, après s'être affirmée du point de vue économique et politique, est aujourd'hui à la recherche de son identité culturelle et de valeurs par lesquelles elle veut vivre. Selon l'auteur, l'Europe actuelle, « désenchantée » par le politique comme par le passé elle le fut par la religion, se trouve à un tournant. À un âge de profondes mutations du politique et du religieux, la religion, à présent laïcisée et déinstitutionnalisée, peut apparaître comme une ressource symbolique, spirituelle, éthique et culturelle, voire même comme une ressource politique au sens large, puisque pouvant intervenir dans la formation et dans l'exercice de la citoyenneté ainsi que dans la délibération collective. Sur de nombreuses pages, l'auteur fait un état des lieux de cette reconfiguration du religieux dans les pays sécularisés et pluralistes de l'Europe qui ont bien compris ce que le religieux peut apporter à la recherche du vivre-ensemble. Son but est de confronter la relation religion – état – société de ces pays avec l'attitude française par rapport au fait religieux. L'expérience historique française, le long combat anti-clérical et anti-religieux de la société française a en effet façonné une représentation sociale de la religion, percevant celle-ci comme à l'opposé du progrès et de la liberté. Or, selon Willaime, si les autres pays européens ont beaucoup à apprendre de l'expérience française, la France a aussi beaucoup à apprendre des autres pays, en cessant de juger les autres pays d'Europe à travers les lunettes de la laïcité française et en apprenant à prendre en compte l'expérience des autres pays d'Europe. Et l'auteur de montrer, en prenant l'exemple de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Belgique, du Danemark ou de la Grande-Bretagne, que l'on peut fort bien admettre que la religion, loin d'être un frein à la modernité, peut être au contraire un élément dynamique de la vitalité démocratique d'un pays effectivement sécularisé. Il est des pays, constate l'auteur, qui ont su reconnaître une mission d'intérêt public à la religion, et intégrer le religieux dans un cadre plus général portant sur les valeurs et la citoyenneté, qui